

L'été en séries

Bart De Wever,
chroniques
d'une
ambition

Philosophie (1/5)

Durant cinq jours, "La Libre" explore les facettes méconnues du président de la N-VA et bourgmestre d'Anvers. Personnalité singulière,

énigmatique, Bart De Wever a propulsé le nationalisme flamand vers des sommets inédits. Quels ressorts animent cet homme pour qui la politique se conçoit dans le temps long de l'Histoire ?

Bart le moraliste

■ Avant de faire de la politique son métier, Bart De Wever se destinait à une carrière universitaire. Devenu le président du premier parti de Flandre, il continue de s'aventurer sur le terrain des idées, notamment pour réhabiliter la notion de conservatisme.

Récit François Brabant

En cette fin d'année 2008, Bart De Wever est encore un homme honni, diabolisé au sud de la Belgique, un personnage presque monstrueux aux yeux de nombreux Wallons et Bruxellois. Les francophones l'ont découvert un an plus tôt, lorsqu'il figurait parmi les négociateurs de la coalition "orange bleue", qui ne verra jamais le jour. Les traits d'humour cinglants de ce séparatiste assumé ont jeté un froid, d'Arlon à Tournai. Depuis, le président de la Nieuw-Vlaamse Alliantie (N-VA) reçoit régulièrement des menaces de mort de citoyens francophones. Certains l'accusent d'être "le nouvel Hitler". D'autres ressentent comme une agression personnelle son projet politique : l'indépendance de la Flandre.

Le 12 décembre, c'est donc avec une certaine appréhension que Bart De Wever arrive place Montesquieu, à Louvain-la-Neuve. Il écarquille les yeux : jamais il n'était venu sur le campus universitaire du Brabant wallon et il découvre avec étonnement l'architecture de cette ville piétonne, sortie de terre au début des années 1970 et bâtie sur une dalle de béton.

Son hôte néo-louvaniste s'appelle Philippe Van Parijs. Ce professeur de 57 ans, affable, décontracté, chemise blanche et cheveux mi-longs, signe ses mails "pvp" et parle couramment six langues – français, anglais, néerlandais, italien, espagnol, portugais. Surtout, il compte parmi les grands philosophes européens contemporains, spécialiste en particulier des théories de la justice. Bart De Wever le

connaît plutôt à travers ses interventions iconoclastes dans le débat politique belge : Van Parijs est l'un des rares intellectuels francophones à plaider pour le principe de territorialité linguistique.

Le professeur a l'habitude d'inviter à son cours d'éthique économique et sociale des personnalités extérieures au sérail académique. Il leur propose de con-

fronter leur vision de la société avec les étudiants. Bart De Wever, comme le socialiste Philippe Moureaux et l'évêque André-Joseph Léonard après lui, a accepté le défi, malgré sa crainte de faire face à un auditoire très hostile.

Bart De Wever entame son intervention un brin nerveux. Mais son exposé solide, bien préparé, capte vite l'attention des 400 étudiants présents. En costume noir, la cravate rouge déposée sur son ventre arrondi, l'homme politique anversoïse, encore joufflu (il perdra trente kilos entre janvier et avril 2012), défend un nationalisme non-ethnique et valorise la notion de conservatisme. Il encense l'économie de marché tout en se démarquant des libéraux. De-ci, de-là, l'orateur glisse quelques notes d'ironie mordante, mais sans concession à la popularité facile, et c'est avec le plus grand sérieux qu'il déroule son raisonnement. L'auditoire est sous le charme. Une standing ovation accueille la fin de l'exposé.

Le cours s'achève par un rituel. Les étudiants doivent classer l'orateur parmi les quatre grands courants de la philosophie politique. "Qui parmi vous estime que Bart De Wever est un libertarien ?" interroge le professeur. Plusieurs jeunes lèvent la main. "Un utilitariste ?"

D'autres bras se lèvent. Le président de la N-VA réagit par une grimace indéfinissable, ballotant la tête et levant les yeux au ciel. "Qui pense que Bart De Wever est un marxiste ?" La moue consternée, l'intéressé retrousse ses manches et fait mine de cogner. Et pourtant, dans l'auditoire, trois bras se lèvent. "Je veux les noms et les adresses", grince De Wever. Quatrième proposition. "Un rawlsien ?" Mais l'équation est insoluble, car l'invité n'est ni libertarien, ni utilitariste, ni marxiste, ni rawlsien. "Il échappe à ces catégories, conclut Van Parijs. On peut le rattacher à une autre famille dont je vous parlerai plus tard, les communautariens." Bart De Wever acquiesce.

Quelques minutes plus tard, Philippe Van Parijs offre

à son invité un ouvrage du philosophe irlandais Edmund Burke, *"Reflections on the revolution in France"*. Il s'agit d'une édition ancienne, imprimée au début du XX^e siècle. Van Parijs l'a acquise en 1980, lors de son doctorat à Oxford. Manifestement impressionné, De Wever balbutie un remerciement.

Un combat ingrat et infructueux

Bart De Wever est encore sur les bancs de l'école secondaire quand il en entend parler pour la première fois d'Edmund Burke, né à Dublin en 1729, mort en 1797. La symbolique le saisit d'emblée. Voilà un penseur et homme politique catholique, né dans une Irlande encore sous le joug britannique, qui a dû gommer ses origines pour faire carrière en Angleterre. Pour l'écolier anversoise, le parallèle avec la destinée du peuple flamand saute aux yeux. *"A la différence de la plupart des Flamands qui se sont francisés pour assurer leur promotion sociale, écrira-t-il plus tard, Burke n'est pas devenu un allié de l'opresseur. Il s'est dressé contre la discrimination des catholiques irlandais, il a donné raison aux insurgés américains contre l'autorité britannique et il a mené un combat ingrat, infructueux, contre la conduite despotique des Britanniques en Inde."* Burke devient alors le maître à penser de Bart De Wever. Il le reste à ce jour.

En août 2003, le quotidien "De Standaard" propose à quelques étoiles montantes de la politique flamande de présenter leur philosophe préféré. Bart De Wever figure dans le lot. Inconnu du grand public, il n'est alors ni député, ni président de la N-VA. Tête de liste à Anvers aux élections fédérales, trois mois plus tôt, il n'a pas été élu. Il n'en défend pas moins, crânement, un conservatisme inspiré des idées de Burke, *"un socle dans ma façon de penser et d'agir en politique"*.

Dans son ouvrage le plus connu, paru en 1790, Burke s'étonne de l'enthousiasme qui prévaut en Angleterre vis-à-vis de la Révolution française. Mais le philosophe n'est pas un incondicional de la monarchie absolue, loin de là. Sa principale critique à l'égard des Danton, Robespierre et Desmoulins concerne la destruction brutale de l'ordre existant. Pour Burke, la construction d'une société nouvelle, du jour au lendemain, relève du fantasme dangereux. Il considère la société comme un ensemble *"organique"*, qui assure le

lien *"entre les vivants, les morts et ceux qui vont naître"*. *"D'où l'importance des traditions et des institutions, telles que le couple, l'école et l'église"*, note De Wever dans sa contribution au "Standaard".

Pour De Wever comme pour Burke, la notion de communauté est vitale. Celle-ci est un entrelacs de valeurs, de références communes, d'habitudes culturelles. Les institutions politiques n'ont de légitimité qu'en lien avec une communauté ou une nation donnée. C'est la raison pour laquelle le président de la N-VA matraque sans cesse l'existence de *"deux démocraties"* sur le sol belge, ce qui justifie à ses yeux l'urgence d'une scission.

Sociologue à l'université de Tilburg (Pays-Bas), Ico Maly a consacré son doctorat à l'idéologie de la N-VA. Très critique envers le parti nationaliste, il en a tiré une conclusion : la vision "communautariste" de Bart De Wever mène à un rejet radical de la diversité culturelle. *"Dans le discours de la N-VA, l'idée centrale est qu'une société ne peut fonctionner que si elle comporte un degré suffisant d'homogénéité."*

Un mot repoussant

Au début des années 2000, l'entrain avec lequel Bart De Wever se dit conservateur provoque d'abord un certain frisson au sein de la N-VA. *"On a eu beaucoup de débats internes autour de ce terme. Je trouvais que c'était un mot laid, repoussant"*, s'amuse l'ancien député Jan Loones. Hendrik Vuye, professeur de droit à l'université de Namur, qui a rejoint le parti plus tard, avoue le même inconfort : *"J'ai mis du temps avant de comprendre ce que Bart voulait dire. Son conservatisme n'a rien à voir avec de l'immobilisme. Mais aujourd'hui encore, je n'emploierai jamais ce mot dans une interview. Je ne me considère pas comme conservateur mais comme progressiste."*

Un trait, sans doute, distingue Bart De Wever de la masse des leaders politiques actuels. Il n'est pas seulement un homme d'action, il se pose aussi en moraliste. Il ne se contente pas de formuler des propositions dans le domaine de l'économie, de l'enseignement, des transports, de l'immigration... Il s'aventure aussi sur le terrain du bien et du mal.

Cette singularité apparaissait déjà dans son éloge de Burke, en 2003. Il regrettait alors l'absence d'une *"autorité morale"*, perçue, à tort selon lui, comme *"un frein inadmissible aux libertés individuelles"*. Et il épingleait le paradoxe des sociétés occidentales. *"Notre prospérité ne cesse de s'accroître tandis qu'une kyrielle d'indicateurs de bien-être sont dans le rouge : suicides et drames conjugaux, agressivité au volant, sentiment d'insécurité, consommation de médicaments et de drogues, douleurs psychiques, échecs des relations durables, déna-*

lité... Il est grand temps pour les politiques d'oser reparler de valeurs comme l'amitié, la fidélité, le respect, l'honnêteté intellectuelle, le courage, la

gratitude."

Couples rompus

Treize ans plus tard, le discours de Bart De Wever n'a guère dévié, comme ont pu le mesurer ceux qui l'ont entendu le 9 mars dernier.

Ce soir-là, deux-cents convives assistent au dîner de gala annuel de la Société Willem Elsschot, dans le nouveau palais de justice d'Anvers, tout en transparence. Après la mise en bouche, le bourgmestre de la métropole monte sur l'estrade, sous les feux croisés de projecteurs bleus argentés et violets, pour prononcer un discours en l'honneur du grand écrivain, décédé en 1960.

L'occasion permet surtout à Bart De Wever de se lancer dans un réquisitoire contre la permissivité de Mai 68. L'idéologie de la *"liberté-bonheur"* aurait selon lui causé des ravages, qu'il constate dans sa pratique quotidienne de bourgmestre. *"Nous considérons avec une relative nonchalance le prix humain et économique que notre société paye pour le nombre de plus en plus élevé de couples rompus"*, déplore-t-il. Ce coût n'est pas quantifiable. Mais les faits sont là. *"Anvers compte de plus en plus de mères seules, qui dépendent d'allocations publiques et vivent dans une pauvreté structurelle."*

Le rapport avec l'auteur de "Villa des roses" ? Willem Elsschot a mené une vie de bohème, multipliant les conquêtes féminines, se séparant un temps de son épouse Fine. La naissance de son premier petit-fils

marqua toutefois un déclin, et l'écrivain termina sa vie aux côtés de Fine, l'un et l'autre mourant à un jour d'intervalle. *"Le mariage de Willem Elsschot était loin des romances de magazines mais c'était, et c'est resté, un mariage"*, approuve De Wever. Qui livre sa définition de l'institution : *"un pacte définitif et absolu qui facilite certaines choses, et en complique d'autres"*.

Elsschot assurait les rentrées financières du ménage et veillait à ce que ses enfants ne manquent de rien, tandis que Fine gérait d'une main de fer un foyer où régnaient l'ordre, la propreté, le calme. *"Un revenu professionnel d'un côté, une main dévouée, nourissante de l'autre. C'est précisément ce dont manquent aujourd'hui des dizaines d'enfants anversoises, parce que leurs parents ont fait d'autres choix"*, conclut le président de la N-VA. Dans la salle, les applaudissements fusent.

EDMUND BURKE

Philosophe irlandais
(1729-1797), maître à penser
de Bart De Wever.

***"Il est temps pour
les politiques
d'oser reparler
de l'amitié,
de la fidélité,
du courage,
de la gratitude."***

BART DE WEVER

"De Standaard", en 2003.